

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA

Gazette des Familles

CANADIENNES ET ACADIENNES.

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 2. QUEBEC, 15 AGUT, 1871. No. 21.

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE : L'ABBÉ N. A. LECLERC.

Sommaire.

Neuvième entretien sur la famille—Chapelle du Précieux-Sang
—Chronique—Agriculture—Feuilleton: La Cloche du Père
Trinquet—Annonce—Conditions

Neuvième entretien sur la famille.

L'HOMME, LA FEMME ET LEURS DEVOIRS ENVERS LEURS ENFANTS.

Deuxième devoir.—*L'Instruction—La préparation à la première communion.*

Un bon jardinier arrache de son jardin toutes les mauvaises plantes, et s'il cultive des arbres fruitiers, quand ils sont tous jeunes, s'il s'aperçoit qu'ils prennent un mauvais pli, son premier soin est de les redresser et de leur donner des tuteurs auxquels ils les attache fortement. Avec de semblables précautions, il a la satisfaction d'avoir de beaux arbres et des récoltes abondantes, qui le paient abondamment de tous ses labours.

On nous demandera peut-être où nous voulons en venir avec notre jardinier et nos arbres fruitiers.

Ce jardinier est le père et la mère de famille, les enfants sont les jeunes arbrisseaux qu'ils ont à cultiver. Leur cœur pris à temps, recevra toutes les bonnes impressions qu'on voudra lui communiquer, et il les conservera fidèlement. Mais, si on laisse passer le moment favorable, c'en est fait, ce sera en vain qu'on essaiera de le corriger plus tard. Le mauvais pli qu'il aura pris, les habitudes qu'il aura contractées, à moins d'un miracle de la divine miséricorde, il les conservera jusqu'à la fin de sa vie.

C'est là une vérité tellement évidente, qu'elle était déjà passée en proverbe, il y a trois mille ans. Dès lors, le Saint Esprit disait, par la bouche de Salomon. " L'adolescent marchera jusqu'au tombeau, dans la voie qu'il aura suivie, durant ses jeunes années." Mais, si l'enfance décide des habitudes et de l'existence toute entière, c'est surtout la préparation à la première communion qui prépare l'avenir. C'est cette grande action qui imprime à l'âme encore tendre, son cachet et sa direction. Si cette préparation est sérieuse et faite avec soin, elle fixe, pour ainsi dire, un enfant dans le bien. Les orages des passions pourront bien, un peu plus tard, l'incliner vers le mal, mais les bonnes habitudes le reprendront aussitôt, pour porter de nouveau sa tête vers le ciel ; ce jeune homme, s'il est renversé par la tempête des passions, se relèvera pour tourner son cœur vers le Créateur.

Si, au contraire, l'enfant arrive à la grande époque de la première communion, sans y avoir été préparé, par la pratique du bien et des saintes habitudes, combien déplorables en seront les conséquences !

Si la moindre grâce que Dieu nous fait, ne nous

laisse jamais tels qu'elle nous a trouvés, si elle nous rend nécessairement meilleurs ou pires, si elle éclaire ou aveugle, si elle touche ou endureit ; quelle ne sera pas l'influence de la plus grande de toutes les impressions bonnes ou mauvaises, elle qui laisse des traces si profondes et si durables ?

Venons-en maintenant à la préparation prochaine de cet acte par excellence, et que les parents ne cessent de répéter à leurs enfants, avec un ancien missionnaire de l'Amérique, qui a écrit un charmant petit livre, pour préparer les enfants à la première communion : " Le grand jour approche ! Le grand jour approche ! " Disons leur avec un célèbre prédicateur : " Au jour de leur première communion, les enfants décident de leur éternité ; ils vont ensemble à la même table, ils participent au même festin ; mais si leurs dispositions ne sont pas les mêmes, ils reviennent séparés par une distance infinie. Tandis que les uns ont reçu la vie, les autres ont reçu la mort. Du fond de leur cœur s'élève la voix de Jésus Christ qui dit aux uns : *Venez, les bénis de mon père* ; et aux autres : *Allez, maudits, aux feux éternels.*"

" Au jour du jugement, le fils de l'homme ne fera que manifester, devant les peuples assemblés, cette séparation terrible, commencée à la table sainte, le jour de la première communion. L'arrêt suprême qu'il portera du haut de son redoutable tribunal, ne sera que la confirmation de celui qu'il prononce du fond de son sanctuaire."

Ces vérités répétées aux enfants, porteront la crainte dans leur âme ; et la crainte du Seigneur, est le commencement de la sagesse.

Les parents doivent encore faire comprendre à leurs enfants, qu'en faisant leur première communion, ils concluent un grand traité avec Jésus-

Christ ; que de son côté, il se donne tout entier à eux, son corps, son sang, son âme, sa divinité, ses mérites ; et qu'en retour, il leur demande ce qu'ils ont. Qu'on leur fasse envisager combien le Sauveur exige peu, puisque tout ce que ces enfants possèdent, lui appartient déjà, puisque c'est lui qui leur a donné tout. Cependant, il veut bien se contenter de ce peu, en échange de tous les biens de l'éternité.

Une mère, pour faire comprendre à son enfant la grandeur de l'obligation qu'il allait contracter, en s'approchant de la table sainte, pour la première fois, lui rapportait le fait suivant dont elle avait entendu raconter les affreuses circonstances : “ Mon enfant, il y a quelques années, un scélérat s'est introduit dans une église, et là, il a enfoncé le tabernacle, il a enlevé les vases sacrés, a répandu les saintes hosties sur le plancher, et a fait servir ces vases précieux à des usages profanes. Son crime est horrible, n'est ce pas ? Tes cheveux en dressent sur ta tête ! Cependant, ce voleur, ce sacrilège, ce profanateur est-il plus coupable qu'un enfant qui irait recevoir Jésus Christ avec le péché dans son cœur ; ou qui après l'avoir reçu avec de bonnes dispositions, lui enlèverait son âme, son corps et tous ses membres, pour les faire servir à des usages profanes, c'est-à-dire, au péché ? Non, certainement. Que dis-je, ce malheureux enfant, serait bien plus criminel ; il profanerait des choses plus saintes que les vases qui servent à l'autel ; car, si Jésus Christ est contenu dans les ciboires et les calices, il ne s'incorpore point à eux, tandis qu'il s'incorpore avec l'enfant qui communie. Son sang divin se mêle au sang de cet enfant, sa chair divine devient sa chair. Ils sont unis, dit un Père de l'Eglise, comme deux gouttes de cire fondues ensemble. Ce malheureux enfant serait donc un

voleur, un profanateur et même, un parjure, puisqu'il manquerait au serment qu'il a fait à Jésus-Christ.

“ Mon cher enfant, ajoutait-elle. je tremble à la pensée de l'action que tu vas faire. Les engagements que tu vas contracter, c'est sur le corps et le sang même de ton Dieu que tu vas les signer. Le ciel et la terre, les anges, la Divinité elle-même, les saints autels, les fonts sacrés où tu as reçu le baptême, seront témoins du traité que tu vas conclure ! Hélas ! qu'il est grand ce jour, qu'il est terrible ! ” Ces réflexions furent faites trois jours avant celui de la première communion, et deux jours après, l'enfant de cette mère pieuse était renfermé dans sa chambre, et pleurait à chaudes larmes. Sa mère alla le trouver et lui ayant demandé la cause de ses larmes, celui-ci lui répondit avec une intelligence au-dessus de son âge, et qui dénotait toute l'attention qu'il avait donnée aux paroles de sa mère : “ Ma chère maman, c'est demain le Grand Jour, et quand j'y pense, je suis épouvanté, je tremble de tous mes membres ! Moi qui suis si léger, si étourdi, qui ai été si peu soumis, si indocile ! Hélas ! Comment pourrai-je me décider à m'approcher d'un Dieu si grand, si saint ! Au moins, ma chère petite maman, priez pour moi, pardonnez-moi toute la peine que j'ai pu vous causer, et bénissez votre enfant, afin qu'il soit moins indigne de s'approcher de son Dieu. ” La mère, après l'avoir pressé sur son cœur, avec attendrissement, le bénit avec l'assurance que l'action religieuse de sa part, allait achever de purifier cette âme, qui l'avait été quelques heures auparavant, par le sacrement de pénitence ; et après l'avoir rassuré, en lui parlant de la tendresse et de la miséricorde de Jésus qui, pendant qu'il était sur la terre, invitait, avec une bonté indicible, les enfants d'aller à

lui, elle le laissa seul en entretiens affectueux avec son divin Sauveur.

Le lendemain, tous ceux qui virent cet enfant s'approcher de la table sainte, disaient avec raison : voilà un petit saint. Et en effet, cet enfant, de bénédiction a été saint, pendant son jeune âge, il a été saint, dans l'âge mûr, et aujourd'hui, c'est un religieux, qui mourra de la mort des justes. Et cette sainteté de tous les instants de sa vie, il la doit à la préparation qu'il a apportée au Grand Jour de sa première communion.

Que les parents, pour pénétrer leurs enfants des conséquences d'une bonne première communion, leur rapporte des traits comme le suivant :

Une petite fille âgée de huit ans, et appartenant à des parents aussi riches que chrétiens, dans le but de se préparer à sa première communion, s'imposait tous les sacrifices. Quand elle recevait de l'argent de ses parents, pour acheter des fruits ou des sucreries, elle demandait aussitôt la permission de se rendre chez une pauvre veuve qui était chargée de faire vivre cinq enfants en bas âge, et qui était dans un dénuement complet. En entrant dans cette misérable demeure, la charmante enfant allait droit à la mère, déposait son argent sur ses genoux, en lui disant : voilà, ma bonne, de quoi pour vos enfants ; n'en dites rien à ma maman. Priez pour moi, et faites prier vos bons petits enfants, pour que je me prépare bien à faire ma première communion ; puis, après avoir embrassé toutes ces pauvres créatures, elle retournait chez elle, heureuse et au comble de la joie. Un jour, sa mère lui dit : Ma chère petite Marie, je voudrais t'acheter des habits neufs, quelle couleur désires-tu avoir ? A ces mots, l'enfant se tut. La mère lui dit : mais, parle donc, dis moi ton goût.—Maman, reprit l'enfant, combien allez vous mettre d'argent, pour ces habits ?

— Une douzaine de piastres, reprit la mère. — Mais . . . , mais, voulez-vous me donner cet argent ? — Mais que veux tu en faire ? — Je vous le dirai plus tard. — La mère qui avait pleine confiance en son enfant, lui remit cette somme. — Aussitôt, la petite Marie prit ses jambes à son cou, et courut chez la veuve, et après lui avoir jeté son argent sur les genoux, elle dit d'une voix émue : priez gros, gros pour ma première communion, et elle revint avec la même légèreté. Cette pauvre veuve qui était aussi honnête qu'indigente, eut des remords et voulut savoir si cette enfant qui lui paraissait pourtant, un petit ange, ne dérobaît pas cet argent à ses parents. Elle vint trouver la mère, et lui demanda en tremblant si elle avait donné cette somme à sa petite fille ? A cette question, la mère éprouva la plus grande joie ; car elle découvrait toute la charité qu'il y avait dans le cœur de sa chère enfant : Elle appela aussitôt sa petite Marie, et lui demanda pourquoi elle avait donné son argent ? — Pourquoi, dit l'enfant, mais ma mère, je n'ai pas besoin d'habits, moi, j'en ai toujours assez, au lieu que les enfants de cette bonne mère n'ont rien pour se couvrir ; et puis, en retour de ce que je donne, ils prient pour m'obtenir la grâce de faire une bonne première communion.

L'année suivante, cette enfant était si bien préparée qu'elle fut admise à s'approcher de la table sainte ; mais la veille de ce Grand Jour, elle obtint de ses parents une pension de quarante piastres pour la pauvre veuve. Dix ans plus tard, cette enfant, après avoir fait le bonheur de ses parents, entra en religion, après avoir donné une partie de son héritage à sa pauvre veuve, et elle est morte depuis en odeur de sainteté.

C'est par de semblables exemples que l'on porte les enfants à pratiquer la vertu et à vivre saintement.

Chapelle du Précieux-Sang.

Monsieur le Curé de N. D. de St. Hyaciutho témoigne sa profonde reconnaissance à tous ceux qui ont secondé ses faibles efforts pour assurer le succès d'une bonne œuvre. Il doit des remerciements à tous les membres de la confrérie du Précieux-Sang et à une foule d'autres personnes au cœur généreux et charitable.

Il est heureux d'apprendre à ces âmes bienveillantes que, grâce à leurs dons, il se voit en état de commencer dès aujourd'hui les travaux de construction de la chapelle attenante au monastère du Précieux Sang. Les quatre diocèses de Québec, de Montréal, de St. Hyacinthe et des Trois-Rivières lui ont déjà fait parvenir les sommes suffisantes pour jeter, dès cet été, les fondations de ce Sanctuaire.

Plusieurs paroisses faisant partie de ces Diocèses méritent certainement, pour leur libéralité, une mention toute spéciale ; telles que Kamouraska, l'Islet, Ste. Marie de la Beauce, St. Romuald, l'Isle aux Grues, St. Pierre Rivière du Sud, Ste. Anne Côte Beaupré ; Boucherville, l'Isle du Pads, St. Stanislas Kotska, Ste. Geneviève, Ste. Anne du bout de l'Île, les Trois-Rivières, Nicolet, la Baie du Febyre, St. David, St. Christophe, Diocèse des Trois-Rivières.

Le diocèse de St. Hyacinthe a répondu généreusement à l'appel qui lui a été fait ; presque toutes les paroisses qui le composent ont déjà envoyé leur part de contribution.

Il est à remarquer que les sommes fournies par les différentes Paroisses des Diocèses sus-nommés, n'ont été envoyées que comme des à-comptes et avec la promesse d'autres secours encore de la part des fidèles dont la charité semble être inépuisable.

Il se trouve maintenant en état d'offrir aux associés et aux souscripteurs à l'œuvre, outre les avantages mentionnés dans la première circulaire (faire suffrage pour eux, durant leur vie et après la mort, à toutes les Messes qui se disent et qui se diront dans la chapelle du Précieux-Sang) une faveur encore plus grande et dont ne manqueront pas de profiter les âmes pieuses : tous les mois, il se dira une Messe dans la dite chapelle pour tous les Bienfaiteurs, messe de fondation.

Les personnes charitables et zélées, désireuses de répandre, de plus en plus, le culte du Précieux-Sang, et d'en propager la dévotion, sont priées de publier et de faire connaître les grands avantages spirituels que devront retirer ceux et celles qui participeront à la bonne œuvre ; avantages qu'il est si facile de se procurer au moyen d'une légère aumône. MM. les membres du Clergé sont spécialement invités à donner connaissance de ces avantages précieux aux Fidèles confiés à leurs soins, rien autre chose n'est demandé que la modique somme de vingt-cinq centins une fois payée.

Comme les travaux devront se prolonger peut-être au delà de deux ans, toutes les personnes qui n'ont encore rien donné pour cette bonne œuvre, et qui voudraient participer à ses fruits pourront le faire en inscrivant leurs noms sur le rôle des souscripteurs, qui continuera d'être ouvert tant que l'édifice ne sera pas achevé.

Puisse le Précieux Sang de Notre-Seigneur répandre dans les cœurs de toutes les personnes qui ont prêté aide et assistance à M. le Curé de N. D. la joie et le bonheur en cette vie et en l'autre.

CHRONIQUE

M. LE GRAND-VICAIRE PROULX.

(Suite.)

La veille de cette douloureuse séparation, M. le Principal réunit sa chère communauté dans la salle d'étude, et là après avoir annoncé la sortie pour le lendemain, et avoir rappelé les principaux devoirs que des écoliers doivent remplir, à l'égard de leurs professeurs et de leurs supérieurs, il termina, en disant d'une voix profondément émue : " Mes chers enfants, depuis trois ans et plus, j'ai partagé vos

joies et vos tristesses, j'ai été témoin de vos labeurs, j'ai encouragé vos efforts, je vous ai montré la voie que vous devez suivre, si vous voulez couler une existence heureuse et arriver au port du salut. Je ne puis vous le cacher, je me suis sincèrement attaché à vous tous ; d'ailleurs ma conduite à votre égard est là pour vous convaincre de la vérité de ce que j'avance. Aujourd'hui... il me faut briser ces liens si forts et si doux... La voix de mes supérieurs m'appelle ailleurs, sur un théâtre bien différent... Il me faut vous dire adieu...” Il ne put en dire davantage. A ces mots, des sanglots éclatèrent par toute la salle, et pendant plusieurs minutes, les élèves se pressèrent autour de leur bien aimé supérieur, répétant d'une voix sincèrement attendrie : “ Ne nous abandonnez pas, de grâce, ne nous abandonnez pas... Puis, les uns lui pressaient les mains, d'autres le tenaient par les bras, ou s'attachaient à ses habits. Enfin, tous tombèrent à genoux, en s'écriant, bénissez-nous, bénis-cz-nous.” — Après avoir fait descendre la bénédiction du Ciel sur sa famille éplorée, il se hâta d'aller cacher ses larmes dans sa chambre.

Après cette scène navrante, un silence de mort régnait dans la communauté, et malgré la joie que cause d'ordinaire le commencement des vacances, les élèves se promenaient silencieux, abattus par la douleur et ne s'abordaient plus que pour se dire à voix basse et d'un air consterné : “ Nous allons donc perdre notre cher Principal, notre bien-aimé M. Proulx, il était si bon, si tendre !”

Depuis cette époque de triste mémoire, nous avons souvent eu occasion de rencontrer de nos compagnons de collège, de ceux qui eurent l'avantage d'avoir M. Proulx pour directeur, et tous nous ont assurée qu'ils en avaient gardé le plus précieux souvenir.

Quelques semaines plus tard, les élèves de Stc. Anne apprirent que le départ de leur Principal était sans appel, et qu'il venait d'être nommé curé de St. Pierre les Beequets. Cette paroisse traversait alors une de ces crises qui bouleversent, pour ainsi dire, les esprits, et ôtent toute réflexion aux hommes d'ordinaire les plus calmes et les plus sensés. Ses habitants étaient divisés en deux camps ennemis, qui se faisaient une guerre acharnée.

L'autorité ecclésiastique qui connaissait toute la prudence de M. Pronlx, son esprit pacificateur, le choisit pour ce poste difficile. La suite prouva qu'on ne pouvait faire un choix plus heureux, car si ce prêtre si dévoué au salut de ses frères et à la gloire de Dieu, ne put faire disparaître toute division, pendant l'année qu'il demeura dans cette paroisse, cependant, il opéra des rapprochements qui étonnèrent, et jeta dans tous les cœurs une abondante semence de charité, qui prépara les voies à une réconciliation parfaite, pour ses successeurs.

L'année suivante, la paroisse de St. Antoine étant devenue vacante, M. Proulx y fut nommé curé. Quelles belles années, il coula au soin de cette paroisse si unie et si pieuse ! Quelle consolation il y goûta ! Quel bien il y fit ! Aussi comme cette paroisse a gardé un bon souvenir de ce pasteur aussi dévoué qu'éclairé !

Malgré cet attachement réciproque, il fallut encore se séparer, se dire adieu. Les supérieurs de M. Proulx qui savaient qu'il était fait pour un théâtre plus élevé, et que ses talents aussi brillants que solides le rendaient propre à tout, l'appelèrent auprès d'eux, à l'évêché.

C'est pendant son séjour dans cette maison que, malgré ses occupations multipliées, il a pu tracer ces belles pages que nous connaissons sous le titre

de "Défense de la Religion et du Sacerdoce" ou "Réponse à la presse socialiste"; et plusieurs autres qui sont éparses dans les colonnes du *Journal de Québec*.

Comme on s'en souvient, une feuille sale et impie, connue sous le nom de l'*Avenir*, avait été fondée à Montréal, pour verser le mépris sur la religion et ses ministres. La haine contre nos institutions religieuses débordait à pleins bords, dans les colonnes de cet organe de l'impiété et des fausses doctrines. Sous prétexte de prêcher une nouvelle doctrine politique, on travaillait à démolir l'édifice social, à ruiner l'autorité, à implanter dans le sol canadien, l'anarchie et le désordre sous toutes ses formes.

A la vue de l'extrême danger que pareille doctrine faisait courir, surtout à la jeunesse instruite du pays, M. Proulx crut qu'il était de son devoir de se poser en face de l'erreur naissante et de se constituer le défenseur et le champion de la vérité. Mais, pour une semblable tâche, pour un travail aussi important et aussi considérable, le temps lui fait défaut, tous ses instants sont déjà consacrés au bien de la maison qui l'a appelé à son secours et à celui du diocèse. Mais ce prêtre qui ne vivait que pour le sacrifice, et qui mettait tout son bonheur à s'immoler sans cesse sur l'autel de son Dieu et de sa patrie, sut bien vite renverser les obstacles qui s'opposaient aux nobles désirs de sa grande âme. Je continuerai, se dit-il, à consacrer mes jours à l'accomplissement des devoirs que m'impose ma position; et quant au travail de surrogation, j'y consacrerai mes veilles. Cette sainte résolution fut aussitôt exécutée, et M. Proulx se mit de suite à l'œuvre.

Qui ne se rappelle la vigueur de son style, la force de sa logique, l'élévation de ses idées, les coups

terribles qu'il porta aux douze jeunes apôtres qui faisaient la croisade au profit de l'enfer ?

Qui ne se rappelle encore un autre de ses articles, qui ne se trouve pas dans cette collection et qui était intitulé : " Marteau." C'est là surtout qu'il porte un de ces coups dont un adversaire ne relève jamais, et qui donna le coup de mort à l'organe du parti qui avait juré de déchirer le voile du temple. Quelques jours après, l'*Avenir* tomba enseveli dans la boue qu'il avait ramassée pour la jeter à la face de sa mère, la Sainte Eglise.

Lorsque M. Proulx fut curé de Québec, il trouva encore l'occasion de reprendre sa plume pour combattre des hommes qu'il avait soutenus jusqu'alors, de toute son influence. Le Dr. Rolfe, un des collègues des Hons. Hincks et Morin, ayant introduit devant la chambre, un bill qui devait nous gratifier du mariage civil, M. Proulx et son ami, et son compagnon d'étude, M. Thomas Pelletier se donnèrent la main, pour faire disparaître ce projet de loi qui offrait d'autant plus de danger, que la plupart de nos représentants l'envisageaient sans défiance, et l'auraient sans doute accepté, sans la guerre que lui firent ces deux vaillants champions, de concert avec l'hon. M. Cauchon. Cette fois, encore, M. Proulx remporta une victoire éclatante, et eut la douce consolation de voir ce bill jeté au panier.

Quoique le séjour de M. Proulx à la cure de Québec ait été de très courte durée, cependant il a suffi pour convaincre tous les citoyens de cette paroisse et de la ville entière que sa haute réputation d'orateur sacré était bien méritée, et qu'il était vraiment l'homme des grandes circonstances. Sa voix sympathique, son geste distingué, son maintien noble et majestueux, sa science vaste et profonde, sont encore dans le souvenir de tous.

Entre toutes les œuvres dont il voulut dater la ville de Québec, l'institut des Sœurs de la Charité vient en premier lieu. Dans cette circonstance encore, il consacra ses ressources et ses veilles à fonder d'une manière solide, cet établissement qui devait rendre de si grands services à la classe pauvre, aux délaissés de la fortune, aux victimes du malheur.

Malgré l'empressement que tous les citoyens mettaient à seconder tous ses désirs, cependant, M. Proulx, dans son humilité, crut qu'il ferait plus de bien ailleurs que dans une ville aussi importante que Québec et sollicita son rappel. Ses supérieurs acquiescèrent à sa demande, et lui confièrent la direction de l'importante paroisse de Ste. Marie. Quand cette décision fut connue, ce fut comme un coup de foudre, jamais on ne vit pareille désolation ; et les députations des différentes classes des citoyens, se succédaient auprès de Monseigneur et du curé, pour faire changer cette détermination. Les dames ne voulurent pas demeurer en arrière, et après avoir exprimé les regrets que leur causait ce départ, elles se précipitèrent tout en larmes, à ses pieds, sollicitant sa bénédiction.

Si Québec voyait, avec tant de tristesse, M. Proulx s'éloigner de son sein, Ste. Marie lui tendait les bras, et répétait bien haut que M. Proulx seul pouvait les dédommager du départ du Révd. M. Auclair.

Ce fut dans cette dernière paroisse, que M. Proulx reçut, après 16 années d'un ministère fructueux, mais fatigant, le titre de Grand-Vicaire. Cette nouvelle dignité l'effraya, et ce fut avec des larmes dans la voix et les yeux qu'il supplia Mgr. Baillargeon, de ne pas imposer à ses faibles épaules ce redoutable fardeau. Mais la voix du clergé, les qualités éminentes, les grandes œuvres, les précieu-

ses vertus de M. Proulx parlaient trop haut, pour que son supérieur exauça sa prière.

Maintenant disons avec le *Journal de Québec* :

La paroisse de S. e. Marie qui eut le bonheur de posséder M. le Grand-Vicaire Proulx jusqu'à sa mort, a été témoin de ses derniers travaux. Quatre monuments, fruit de son zèle et de sa persévérante énergie, resteront dans l'endroit même, où vont reposer ses cendres, pour rappeler aux générations futures, ce que peut faire, pour la religion et la patrie, le talent uni à la vertu et au dévouement. C'est, en effet, à M. le Grand-Vicaire Proulx, que cette paroisse est redevable du magnifique presbytère qu'elle possède, de la fondation de l'école des Frères de la doctrine chrétienne, de l'agrandissement du couvent des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, enfin et surtout, de la construction d'une magnifique église, l'une des plus belles qu'il y ait dans le pays entier.

Nous devrions, avant de terminer, dit encore le même Journal, dire un mot de cette charité, de cette douceur, de cet esprit de conciliation, de cette suavité de manières, qui lui gagnaient tous les cœurs, et le rendirent l'un des hommes les plus populaires du diocèse

Mais, qu'il nous suffise de dire que cette charité, dont il ne pouvait réprimer l'élan, a probablement contribué à accélérer les progrès d'une maladie dont il avait ressenti, depuis longtemps, les premières atteintes. Appelé par Mgr. Taschercan, à prêter le concours de ses lumières, pour régler les difficultés financières du collège de Ste. Anne, il entreprit, quoique gravement indisposé, un voyage trop fatigant, pour sa faible santé.

L'intérêt, le dévouement qu'il portait à cette institution, dont il avait inauguré les commencements,

lui firent fermer l'oreille aux conseils de la prudence, pour n'écouter que ceux du zèle et de la charité.

A peine de retour dans sa paroisse, il sentit que sa maladie devenait de plus en plus grave, et que la mort ne pouvait être éloignée.

Après plusieurs semaines de souffrances aiguës, mais supportée avec la plus parfaite résignation, il mourut dans les bras de la religion dont il avait distribué les secours à tant d'autres, et il sut édifier jusqu'à la fin, ceux qui reçurent son dernier soupir.

AGRICULTURE.

CAUSERIE.

Le curé et ses habitants.

PRÉCAUTIONS CONTRE LA TROP GRANDE HUMIDITÉ.

M. le Curé.—Mes amis, avant de vous parler des moyens à prendre pour éviter les mauvais effets des pluies fréquentes et prolongées, disons un mot du jardinage de petit Baptiste pendant la grande sécheresse.

Son jardin, comme ses champs, était couvert d'une riche végétation. Les oignons, le persil, le cerfeuil, les carottes, les betteraves, les choux, les tomates, &c. ; tous ces articles étaient vigoureux et d'une rare beauté. Voici le moyen qu'il employait pour leur donner l'humidité que leur refusait le ciel. Il avait un grand vaisseau toujours rempli d'eau mêlée d'urine, et le soir, après le souper, tous les gens de la maison, sans excepter Dlle. Mary, s'armait d'un arrosoir, et parcouraient les allées, pour y répandre l'abondance. Aussi, il fallait

voir les effets merveilleux de ces arrosages ; et lorsque, chez les voisins, toutes les plantes étaient littéralement brûlées, par un soleil ardent, là, tout jouissait de la plus bienfaisante fraîcheur ; aussi, l'automne arrivé, son jardin lui donna un bénéfice de cent pour cent. En aurait-il été ainsi, si au lieu de ce travail qui s'accomplissait au milieu de la plus franche gaieté, on eut passé ses soirées à courir les veillées ?

Les habitants.—Non, sans doute.

M. le Curé.—Maintenant, venons-en aux moyens qu'il prenait pour empêcher les mauvais effets d'une trop grande humidité. Vous trouverez d'abord singulier que les mêmes moyens soient efficaces pour combattre deux accidents produits par des causes différentes ; cependant, vous vous convaincrez qu'ils sont aussi sûrs dans l'un que dans l'autre cas.

Vous le savez, plus un vase est grand, plus il peut contenir d'eau, sans verser par dessus bord ; et si ce vase, a des conduits qui laissent écouler le liquide dans un réservoir, on pourra en verser une quantité plus ou moins grande, sans que le milieu où se trouve ce vase en soit noyé. Voilà qui est facile à comprendre, n'est ce pas. Eh ! bien. Voici le raisonnement que fit le petit Baptiste. Si je fais un labour profond, par exemple, de huit pouces, il faudra la moitié plus d'eau pour imbiber cette tranche de terre, que si elle n'a que quatre pouces ; et ainsi, dans les pluies prolongées, mon labour protégera les racines des plantes contre l'excès d'humidité. Mais, comme il peut arriver des cas, où cette humidité est tellement abondante, qu'elle peut noyer le labour le plus profond, et faire périr les plantes ; si je pratique des conduits dont le fond se trouve au-dessus de la surface inférieure de la

bande de terre retournée, ces conduits transporteront ailleurs toute la quantité d'eau superflue, et ainsi, mes semailles seront à l'abri des accidents de ce genre. Puis, persuadé que les plus belles théories sont sans effets, si on ne les met en pratique, il fit donc des rigoles, des fossés découverts, dans les endroits élevés. et des fossés souterrains, dans les endroits bas, puis enfin, il fit un labour profond.

Les habitants.—Voyez donc, comme il était ingénieux, ce petit bonhomme ! Et dire, que pas un de nous a eu cette bonne pensée ! Mais, Monsieur le curé, pourquoi nos anciens, qui nous en ont pourtant bien appris, n'ont-ils pas trouvé ce moyen, et ne nous l'ont-ils pas enseigné, en nous montrant à labourer et à semer ?

M. le Curé.—Les anciens ont fait leur part, à nous de faire la nôtre. Les anciens avaient des terres en bois debout à défricher, et quand la forêt était abattue, le sol était si vigoureux, qu'il n'avait qu'à y jeter la semence, pour compter sur les récoltes les plus abondantes ; et cette fertilité durait souvent une longue suite d'années. Mais, ils ont abusé de la richesse du sol, et aujourd'hui, nous, leurs descendants, nous n'avons plus d'arbres à abattre, mais nous avons à trouver les moyens de réparer leurs torts, de rendre à la terre la fécondité qu'ils lui ont enlevée.

Nos anciens étaient loin de tout savoir ; par exemple ils ne connaissaient pas les propriétés de la patate, et ne la cultivaient pas. Faudrait-il, pour cela renoncer à la culture d'un tubercule aussi précieux.

Nos anciens n'allaient pas en chars, faudrait-il ne plus y aller, par respect pour leur mémoire ?

Les anciens avaient une foule de bonnes choses que nous devrions conserver ; par exemple, ils s'ha-

billaient avec les produits de leurs terres et de leurs troupeaux, ils confectionnaient eux mêmes leurs habits, et ainsi, ils opéraient une grande économie, et alors, un marchand suffisait où il en faut dix aujourd'hui.

Mais, malgré leurs bonnes qualités, ces braves anciens n'avaient pas la science infuse, et ils ignoraient bien des choses que nous devrions savoir.

D'ailleurs, un peuple, comme les individus, a son enfance, son jeune âge, son âge mûr, et à chacun de ces âges, il doit avoir des aptitudes différentes.

Les habitants.—M. le Curé, à quel âge sommes nous rendus ?

M. le Curé.—Nous sommes encore, comme peuple, dans le jeune âge, dans l'âge du développement.

De l'emploi que nous ferons du temps que nous traversons, nous avons tout à perdre ou tout à gagner. Si nous savons exploiter les ressources de nos intelligences, si nous attachons notre esprit à la méditation des choses sérieuses, si nous savons profiter de l'expérience des anciens peuples, si nous travaillons, avec énergie et activité, pour tirer du sol les richesses qui y sont cachées, &c., nous deviendrons un peuple fort, puissant, grand sous le rapport moral et physique. Mais, au contraire, si nous nous livrons aux amusements frivoles et légers, si nous fuyons la vie des champs, et que nous remplacions les goûts simples et modestes de nos pères, par des parures aussi extravagantes que ridicules, si nous permettons au luxe, à la mollesse, à l'oisiveté, à l'intempérance, de prendre droit de bourgeoisie chez nous, nous entrerons dans l'âge mûr avec tous les maux de la caducité et de la décrépitude, nous serons vieux, avant le temps, et nous trouverons la ruine et la mort; là où nous aurions dû trouver la fortune, la vigueur et la vie.

Si tous les canadiens se pénétraient bien de cette vérité : nous sommes à une époque de transition, qui doit nous léguer la richesse ou la misère, la gloire ou l'ignominie ; que d'efforts ne feraient-ils pas pour résister aux séductions que de faux amis font briller à leurs yeux, et pour sortir victorieux de l'épreuve qu'il leur faut subir !

Les habitants.—Nous vous comprenons, Monsieur le Curé, vous voulez que nous soyons de bons chrétiens d'abord, de bons cultivateurs ensuite, puis enfin des canadiens dignes de leurs ancêtres ; et nous serons tout cela.

FEUILLETON DE LA GAZETTE DES FAMILLES CANADIENNES.

LA CLOCHE DU PÈRE TRINQUET

NOUVELLE.

(Suite).

Je vous donne à penser si le père Trinquet était fier et content. Il faut le dire ; il avait pris au sérieux son rôle d'organisateur. Il n'avait pas craint d'y employer une bonne poignée de ducats, et de courir dans la campagne pour ramasser de porte en porte quelques sous. Son succès avait été prodigieux. C'est que sur la terre napolitaine il n'y a pas un chrétien si dépouillé, si misérable, qu'il ne trouve un liard pour la madone du Carmel. S'il ne l'a pas dans sa poche, il le promet, et quand il promet, il tient. D'ailleurs le père Trinquet avait un talent particulier pour saigner les gens. D'abord, en qualité de premier boucher du pays et de marchand de bétail, il était en relation d'intérêts avec toutes les familles ; il avait des accointances et des aboutissants comme pas un. Puis le père

Trinquet avait la réputation d'être un brave homme, de faire plaisir à tous et de la peine à aucun. Un peu de gloriole, voilà tout. Il aimait à primer ; mais il rendait le plaisir avec usure. Enfin soit par amitié, soit par dévotion, tout le monde lui donnait gracieusement.

Je n'ai pas besoin de dire si la fête d'Orange avait attiré du monde. De tout côté, les bandes de montagnards descendaient ondimanchées, avec leurs beaux chignons naturels traversés de plumes ou d'épées d'or et d'argent, les phalanges des doigts couverts de bagues et le cou orné d'un collier à triple tour. Les hommes les suivaient de près, portant la veste à califourchon sur l'épaule et une fleur aux lèvres ; tous débouchaient sur la place d'Orange, devant l'église ; on formait cercle, on dissertait ; et quelles dissertations !

— Il n'y a pas à dire ; le capucin de Castellamare est le premier prédicateur du monde.

— Et de la messe, vous ne dites rien ? Quel *Gloria* !

— Or, le père Trinquet prétend que tout cela n'est rien. C'est à vêpres, ce soir, qu'il faudra entendre le *Dixit*. — Quel *Dixit* ! — Et le *de torrente* donc ? c'est à surpasser les étoiles.

— Bah ! ajoutait un ancien, pour monter une belle fête, il n'y a qu'un prier, le père Trinquet.

C'est ainsi que le père Trinquet obtenait tous les suffrages, et de proche en proche, sa renommée envahissait toute la contrée jusqu'aux rivages des deux mers qui baignent Salerne et Naples. Le père Trinquet jouissait doucement de son triomphe, il en savourait les délices, surtout pendant la procession dont il ouvrait la marche. Revêtu des insignes de sa charge, c'est à dire d'un habit galonné du haut en bas, portant en main une grande torche à écu d'argent, il marchait solennellement, bien peigné, bien pomponné, tout luisant, jetant quelques coups d'œil furtifs à droite et à gauche, se gonflant de l'admiration et des bénédictions dont il était l'objet.

Tout allait à souhait. Mais, hélas ! à vouloir monter trop haut, on se prépare une plus cruelle chute.

La procession était à peine entrée dans l'église, qu'un affreux désastre, impossible à prévoir, vint, comme dit le proverbe, salir la queue du faisant. Le père Trinquet s'était aperçu que la cloche sonnait en désordre ; aucun art ne présidait à ses mouvements. Chaque coup retentissait désagréablement à son oreille. Enfin, perdant patience, il quitte son siège prieural, et d'un bond, il s'élançe vers le clocher qui n'était séparé de l'église que de quelques pas. Et que voit-il ? Une troupe d'enfants embusqués sous le porche et tirant la corde à

qui mieux mieux : de là, le désordre et la cacophonie. En trois tours de bras, le père Trinquet distribue une volée de claques aux gamins et demeure maître de la place. Il s'empare alors de la corde et se met à tirer magistralement.

Jusqu'à là l'affaire marchait à ravir. Le malheur fut que le père Trinquet, un peu ému par la colère et aussi par trois verres de vin qu'il avait bus de trop, avait complètement oublié la recommandation faite par le curé du haut de la chaire, de sonner avec discrétion parce que la traverse qui soutenait la cloche était légèrement vermoulue et donnait à réfléchir. La vapeur de Bacchus l'avait aveuglé sur cette mesure de prudence ; et il tira la corde avec tant de fureur qu'au quatrième ou cinquième coup, la cloche se détacha du joug, et, effondrant l'un après l'autre tous les étages, vint se briser aux pieds du sonneur aviné ! Heureusement pour lui qu'en sentant la corde céder à sa main, il soupçonna ce qui arrivait : il eut juste le temps de se garer et de voir toute l'étendue du malheur.

Ahuri, épouvanté, haletant, notre prier ne fait ni une ni deux, il se sauve à la sacristie, secoue un peu la poussière dont il est couvert et regagne en tapinois sa stalle, non sans jeter un petit coup d'œil sur l'église pour voir si l'assemblée s'était aperçue de rien. C'était juste au moment où l'orchestre et les chants exécutaient un *fortissimo* ; on n'avait rien entendu. Le père Trinquet se glissa donc dans sa stalle et s'appliqua à contempler les palpitations de son cœur et à remercier la madone d'en avoir été quitte à si bon marché.

La cérémonie terminée, le peuple s'éparpilla sur la place et ne tarda pas à s'apercevoir de tout. Le cas était grave. En un instant, tout Orange en fut informé, je vous donne à penser si l'on jura, si l'on en dit de toute sorte : bref, le père Trinquet devint la fable de la journée ; d'autant plus que, rouge de colère et pas trop sûr de ses paroles à cause des maudits flacons vidés si mal à propos, il ne sut pas prendre la chose du bon côté. Au lieu d'avouer simplement sa disgrâce, il se démenait et s'exaltait contre les mauvais gars qui avaient sonné avant lui. Que diable avaient-ils fait dans le clocher dans leur folie ? Puis, il se rojetait sur le sacristain, sur le sonneur, sur les fabriciens qui n'avaient pas visité à temps les ouvrages de l'église. Il s'en prenait à tout le monde et surtout à son guignon de gâter ainsi, après tant de dépenses, la plus belle fête qu'on eût vue dans le pays.

Les paysans qui connaissaient le péché mignon du père Trinquet et le sans-*façon* avec lequel il traitait la bouteille, n'y

allaient point par quatre chemins, et ils résumaient l'histoire par ces mots : Le père Trinquet, ayant trop bu, a brisé la cloche du village ! — Et ce qui fut dit ce soir-là à Orange, fut répété les jours suivants dans tous les hameaux et toutes les bourgades d'alentour. La cloche brisée fut donc un grand événement.

Une telle aventure était bien suffisante pour compromettre la gloire du père Trinquet ; mais comme un malheur ne vient jamais seul, il reçut bientôt une nouvelle averse. Les architectes, appelés à constater les dégâts, observèrent qu'en tombant, la cloche avait non-seulement crevé le plancher de chaque étage, mais encore soulevé la maçonnerie qui servait de soutien aux planchers, de sorte qu'il y avait là un danger imminent à prévenir. Pour faire cesser ce danger, il n'y eut pas d'autres ressources que d'invoquer le marteau des démolisseurs et de tout abattre jusqu'au premier étage. Ainsi la chute de la cloche entraîna celle du clocher, et les mauvaises langues de l'endroit ne manquèrent pas de dire que la caisse de la fabrique se trouvant complètement à sec, il fallait vendre les débris de l'ancienne cloche pour parer aux premiers frais des travaux d'urgence. — Après on verra, disaient les dévots. — En attendant tout le pays répétait ces horribles paroles : C'est le père Trinquet qui a ruiné la cloche et le clocher.

Il ne serait pas possible d'exprimer l'effet que ces cancan produisirent sur le cœur du pauvre prier ; c'était un poignard acéré qui ne lui laissait de repos ni le jour ni la nuit. Le père Trinquet, lui, l'homme sans peur et sans reproches, passer pour le dévastateur de la paroisse, et subir l'anathème de tous les paroissiens ! Ah ! s'il avait, comme les fées, la baguette du commandement, comme il vous aurait nuitamment fabriqué un clocher plus haut que le premier, et une cloche plus sonore que la première ! Et puis, après ce coup de maître, il serait venu nonchalamment le matin se blottir dans quelque coin de la place pour jouir de l'étonnement et de la figure ébahie des passants. Mais voilà le hic ! La lune est bien belle ; néanmoins, comment faire pour la prendre avec les dents ! Il avait pu jeter quelques pistoles dans le tronc de la fête ; mais bâtir un clocher et refondre une cloche, c'était trop pour la sacoche du père Trinquet. Que de fois en secret, il maudit la vigne et les vendanges ! Sans cette double rasade de la fin, disait-il en se cognant la tête, ça ne me serait pas arrivé ! C'est le diable qui m'a fait cette niche pour m'ôter l'honneur de la fête ! Que la

grêle crève tous les tonneaux ! Eussé-je écouté don Pasquale (c'était le curé), je n'aurais pas attrapé cette tuile !... Mais le bon capucin de Castellemare me l'avait aussi prèdit ! . . .

(A continuer.)

ANNONCE.

UN de nos agents de Montréal, M. Pierre Picard, a en mains un riche assortiment d'ornements d'église, de tableaux, de livres d'écoles, etc. Tous ces objets sont livrés à des prix excessivement réduits, et tous ceux qui se rendent à Montréal, devraient visiter son établissement de la rue St. Antoine, près de l'Evêché.

CONDITIONS.

La *Gazette des Familles Canadiennes* paraît tous les quinze jours. Le prix de l'abonnement, qui n'est que D'UN ÉCU, doit être payé invariablement au commencement de chaque année.

Toutes les correspondances concernant la rédaction et les abonnements, ainsi que les échanges, devront être adressées au rédacteur, à St. Jean Chrysostôme.

16 Nous autorisons tous ceux à qui nous adressons plusieurs exemplaires, à recevoir le prix des abonnements.

On pourra déposer à Québec, le prix des abonnements chez M. le secrétaire de l'archevêché.

A Montréal, le Révd. M. Picard, du séminaire de St. Sulpice, M. J. Godin, professeur à l'école Normale Jacques Cartier, et M. Pierre Picard marchand d'ornements d'église, sont chargés d'enregistrer les nouveaux abonnés et de recevoir le prix de leur abonnement.

A Rimouski, M. l'abbé J. Gagné, du séminaire de cette localité, nous rendra les mêmes services.